

Louis Balthazar, *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, l'Hexagone, 1986, 212 p.

Gérald Bernier

Numéro 11, hiver 1987

L'État privé

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040555ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040555ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (imprimé)

1918-6584 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, G. (1987). Compte rendu de [Louis Balthazar, *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, l'Hexagone, 1986, 212 p.] *Politique*, (11), 171–176.
<https://doi.org/10.7202/040555ar>

Louis Balthazar, *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, l'Hexagone, 1986, 212 p.

Louis Balthazar convie le lecteur à «un survol historique» (p. 12) des manifestations du nationalisme au Québec depuis la conquête jusqu'à nos jours. L'objectif de l'auteur «est de dégager les grandes tendances, les grandes orientations du nationalisme au Québec». Ce regard critique sera porté à la lumière d'un minimum de définitions et de distinctions conceptuelles: nationalisme (p. 19), nation (p. 20), groupe ethnique (p. 24) etc. Le support théorique est minimal. S'appuyant sur ses définitions, l'auteur distingue quatre modèles de nationalisme: le moderne, le traditionnel, l'étatiste et l'autonomiste. Le premier correspond au nationalisme classique issu de la Révolution française et consacre l'hégémonie politique de la bourgeoisie. Le second est caractéristique de situations où la nation précède l'État et s'exprime généralement dans un cadre sociopolitique d'Ancien régime. La définition du nationalisme étatique emprunte au concept de «mobilisation sociale» développé par Karl Deutsch au début des années soixante. Il correspond au développement de l'État et particulièrement celui de l'État-Providence. Enfin, le nationalisme autonomiste se veut contestataire de l'État centralisateur et tentaculaire. À cet égard, la description que fait Balthazar du contenu de ce dernier modèle

me semble référer davantage à l'idéologie néo-libérale (et néo-conservatrice) qu'au nationalisme.

Ces quatre modèles de nationalisme sont présents — et parfois même coexistent — à différents moments de l'histoire québécoise. Ainsi, le nationalisme moderne se rencontre partiellement au Bas-Canada entre 1791 et 1838 et durant la Révolution tranquille. Le nationalisme traditionnel est celui qui aura le plus marqué la société québécoise, soit entre 1840 et 1960. L'analyse de la Révolution tranquille pendant les années soixante et soixante-dix ans sera guidée par le modèle étatiste. Enfin le modèle du nationalisme autonomiste « pourrait s'appliquer aux attitudes québécoises des dernières années » (p. 34).

Les quatre modèles vont servir de points d'appui à l'analyse de trois formes d'expression qu'a revêtues le nationalisme au Québec. Ces trois formes caractérisent trois périodes distinctes de l'histoire du Québec: le nationalisme *canadien* domine la période 1791-1838; le nationalisme *canadien-français* triomphe entre 1840 et 1960 et enfin, le nationalisme *québécois* s'impose depuis 1960.

La suite de l'ouvrage retrace les temps forts et les écueils vécus par ces trois formes d'expression du nationalisme et s'achève sur un chapitre dressant le bilan et dégageant certaines perspectives à la lumière de la conjoncture politique prévalant en ce milieu de décennie.

Tenter de rendre compte de plus de deux cents ans d'histoire en quelques 212 pages est une entreprise périlleuse. Louis Balthazar s'en acquitte avec plus ou moins de succès surtout dans les chapitres consacrés aux périodes d'avant 1960. L'auteur est prisonnier du genre: exposés courts, pas de place pour les nuances, absence de confrontation de l'interprétation privilégiée à d'autres offertes par la littérature, aucune référence aux débats historiographiques touchant les diverses périodes en dépit de la relative richesse de l'historiographie des idéologies au Québec.

À titre d'illustration, retenons la période 1791-1840. Balthazar y serre de très près l'interprétation proposée pour cette période par l'historien Fernand Ouellet. De telle sorte que cette époque serait marquée par un perpétuel affrontement entre le progressisme des marchands britanniques et le conservatisme réactionnaire des élites canadiennes-françaises. Or, l'historiographie anti-nationaliste a toujours davantage postulé ce progressisme de la classe marchande anglophone qu'elle n'en a démontré les véritables manifestations. Comment interpréter alors l'adhésion d'une bonne partie d'entre elle à la tenure seigneuriale? Forme de propriété féodale s'il en est, les marchands anglophones n'hésitent pourtant pas à acheter des seigneuries au début du 19^e siècle. Comment cela s'accorde-t-il avec le fait que «les marchands britanniques (qui) veulent changer les structures de la société canadienne pour la rendre plus propice à leurs entreprises commerciales» (p. 53).

Balthazar reprend à son compte les mêmes ambiguïtés conceptuelles que Ouellet au niveau de l'analyse sociale. Son modèle du nationalisme moderne appliqué à la période 1791-1838 postule l'existence d'une bourgeoisie. Or qui oserait prétendre qu'une telle classe est en émergence au sein de la société québécoise de l'époque? La classe montante porteuse de ce «nationalisme moderne» n'est-elle pas plutôt recrutée au sein de la petite bourgeoisie issue des professions libérales et du petit commerce? Pour satisfaire aux exigences du modèle et aussi par laxisme conceptuel, voilà que nos notaires et avocats de campagne sont transformés en une «bourgeoisie libérale» (p. 61). Il est d'ailleurs pour le moins anachronique que suivant la grille d'interprétation que l'auteur applique au Québec le nationalisme moderne y ait précédé le nationalisme traditionnel lequel, rappelons-le, domine la période 1840-1960. Une analyse davantage axée sur la nature des rapports sociaux qui avaient cours au Bas-Canada avant 1850 interdirait une telle ambiguïté.

Pour chacun des autres chapitres, le lecteur averti reconnaîtra l'influence marquée de certaines lectures auxquelles l'auteur colle davantage. Mais ce n'est pas toujours des plus apparent. En effet, le lecteur est en quelque sorte convié à un jeu qui pourrait s'intituler «Connaissez-vous vos auteurs?» Car on ne pourra certes accuser Louis Balthazar d'abuser du recours aux notes de bas de page. Son ouvrage en compte en tout et pour tout trente-trois faisant référence à des ouvrages ou des journaux.

Voilà peut-être une clef permettant de reconnaître que *Le bilan du nationalisme au Québec* n'est pas avant tout destiné à un public d'universitaires et de spécialistes des idéologies au Québec. Par sa fracture, l'œuvre semble davantage s'adresser au grand public ainsi qu'à la clientèle étudiante des CEGEP et du premier cycle universitaire. Ces lecteurs feront des économies de temps et de lectures en consultant la synthèse de Balthazar qui demeure somme toute bien faite si l'on accepte les limites et contraintes du genre.

Le lecteur plus exigeant demeurera sur son appétit. Chaque chapitre sera l'occasion pour lui de se rappeler que tel ou tel aspect peut être complété par la lecture d'une monographie consacrée exclusivement au thème abordé. Ainsi, pour les chapitres touchant le néo-nationalisme issu de la fin des années cinquante, deux ouvrages récents permettent de confronter et de compléter le travail de Louis Balthazar, soit *Les frères divorcés* de Pierre Godin (Éditions de l'Homme, 1986) et *Le temps des choix* de Gérard Pelletier (Éditions Stanké, 1986). Ces deux ouvrages abordent dans une perspective opposée (la première s'attachant à la scène provinciale, l'autre à la scène fédérale) l'histoire grande et petite des courants que Balthazar qualifie respectivement de «nationalisme étatiste» et «d'antinationalisme». Pour qui douterait encore du caractère très aléatoire des conclusions que permet l'analyse «scientifique» du fait politique dans une société, on prendra plaisir à relire *Le déclin du nationalisme au Québec* de Dominique

Clift (Libre Expression, 1981) en le confrontant aux optimistes perspectives d'avenir que dégage Louis Balthazar.

À cet égard, l'auteur entrevoit qu'une série d'évènements conjoncturels pourrait permettre la resurgence d'un nationalisme québécois. On peut cependant s'inquiéter du contenu que pourrait prendre ce néo-nationalisme si le passé est garant de l'avenir. Car quelques paragraphes plus haut, évoquant les problèmes de natalité qui affligent le Québec, Balthazar nous informe de la place de plus en plus grande que prendra l'immigration dans l'accroissement de la population du Québec («En conséquence le visage du Québec deviendra de plus en plus divers et varié quant aux origines ethniques de la population») (p. 203). Assisterons-nous, dès lors, non point à un nationalisme d'ouverture (amorcé depuis les années soixante) tel que le laisse entendre Balthazar mais plutôt au retour des réflexes xénophobes qui longtemps ont meublé l'imaginaire des tenants du «nationalisme traditionnel»? Hypothèse que ne semble pas envisager l'auteur et qui pourtant aurait pour effet de soustraire son modèle au caractère linéaire dans lequel il semble enfermé, tributaire en cela des théories de modernisation du début des années soixante. À cet égard, l'abondante référence aux travaux de Karl Deutsch n'est pas fortuite.

En résumé, l'ouvrage de Louis Balthazar est à l'intéressé à l'idéologie nationaliste au Québec ce que fut, il y a une décennie, *Le développement des idéologies au Québec* de Denis Monière pour le lecteur qui était à la recherche d'un bilan-synthèse. Le spécialiste et le lecteur averti n'y feront pas de grandes découvertes.

Louis Balthazar a cependant le mérite de renouer avec une tradition qui, malheureusement, semble limitée à la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval. Cette tradition consiste à mener de front une production dite «académique» et une autre destinée à un plus large public permettant ainsi à l'universitaire de quitter de temps à autre sa tour d'ivoire et de faire œuvre de service à la collectivité. En ce sens, Balthazar par son *Bilan du*

nationalisme au Québec s'inscrit dans la foulée des Falardeau, Dion, Bergeron, Dumont etc. qui tous, à un moment ou l'autre, ont su établir un dialogue avec le «vrai monde».

Gérald Bernier
Université de Montréal